Traduction et *realia* interculturels

Jean-René LADMIRAL
Université Paris X - Nanterre

au regretté Hans Nicklas

Résumé : Le concept de *realia* se trouve *de facto* renvoyé assez largement à la problématique de l'interculturel, sous les différents aspects revêtus par le tournant culturel qui a investi la traduction et la traductologie depuis maintenant quelques décennies. Effectivement : on ne traduit pas tant d'une langue-source (Lo) à une langue-cible (Lt) que d'une langue-culture (LCo) à une autre (LCt). Les différences entre *realia* culturels peuvent être en effet très importantes. Dès lors, se pose la question de savoir jusqu'à quel point il convient d'expliciter les implicites sous-jacents au texte-source (To). En sorte qu'une traduction sourcière, c'est-à-dire littéraliste, qui s'en tient aux mots, aux signifiants de la langue-source, n'assurera pas sa fonction de communication. Une bonne traduction se devra d'être cibliste. Il lui revient de fournir un travail d'appropriation du texte original (To) au sein de la langue-culture d'arrivée (LCt). L'accent doit être mis sur le sens et les effets subjectifs induits par le texte : par le texte-source (To), mais aussi par le texte-cible de la traduction (Tt), en mobilisant les ressources de la langue-culture d'arrivée (LCt), quitte à s'éloigner de la Lettre du texte original (To). Corollairement, il convient de « faire passer », par différents biais, le bagage cognitif tacite des implicites inhérents à la périlangue culturelle sédimentés dans la langue et les culturèmes véhiculés (plus ou moins explicitement) par le texte à traduire. Au-delà d'une approche restrictivement linguistique et contrastive, la traductologie se trouve en somme confrontée à l'horizon ambitieux d'une anthropologie interdisciplinaire de la traduction (AIT).

Mots clés : communication interculturelle, culturèmes, lexicographie, *realia*, traduction.

Abstract : The concept of realia is, in practice, broadly associated with the issue of interculturality, under various aspects covered by the cultural turn that has taken place in translation and translation studies over the past several decades. Indeed, we do not translate from one source language (Lo) to a target language (Lt) per se but rather from one language-culture (LCo) to another (LCt). The differences between cultural realia can indeed be very significant. This raises the question as to what extent we should clarify the underlying implicit meanings of the source text (To). Clearly, then, a source-oriented translation or in other words a literalist one – focusing on the words and signifiers of the source language – fails to serve its purpose of communicating. A good translation captures the spirit of the target language. It must appropriate the original text (To) within the target language-culture (LCt). The emphasis must be placed on the meaning and the subjective effects created by both the source-text (To) and the target text of the translation (Tt). This could be done by mobilizing the resources of the target language-culture (LCt), even if it means not conveying the exact meaning of the original text (To).

Keywords : cross-cultural communication, cultural words, lexicography, *realia*, translation.

1 Les *realia*, interculturels ?

Quand Malek Al-Zaum m'a invité au colloque de l'INALCO (26-27 mai 2017), dont ce sont ici les Actes, il m'a indiqué initialement que le thème de ce colloque porterait sur l'altérité. En fait, il s'agissait d'un colloque de traductologie. L'altérité en question pouvait désigner une altérité linguistique des « langues lointaines », comme le chinois ou l'arabe, voire le hongrois, ce qui débouchait éventuellement sur une remise en cause du postulat généraliste dont procède la traductologie telle que je l'entends. Il y a là une problématique spécifique qu'il m'est arrivé d'effleurer et à laquelle je consacrerai une prochaine étude[1].

En réalité, l'altérité qui nous concerne ici est l'altérité interculturelle : il s'agit en somme du fameux *tournant culturel* de la traduction. C'est l'une des façons de traiter des *realia.* De fait, pour la plupart des intervenants au colloque, les *realia* dont il était traité étaient d'ordre culturel. Je parlerai volontiers à ce propos de *culturèmes* et je renvoie aux travaux de Georgiana Lungu- Badea[2]. La communication interculturelle constitue un domaine qui a son autonomie et auquel j'ai consacré plusieurs travaux[3]. Mais c'est surtout la traduction et la traductologie qui constituent mon objet de recherche principal[4].

À dire vrai, les *realia* peuvent aussi désigner la dimension « sigmatique » (Klaus Birkenhauer), c'est-à-dire la dimension des réalités référentielles de nature extra-linguistique[5]. Sans parler des fondements anthropologiques de la communication traductive. Il y a là tout un champ d'étude qui excède les bornes de notre réflexion.

Notre projet est de faire le lien entre le chantier principal de la traduction sous ses différents aspects et le chantier de l'interculturel. Pour moi, ce sont deux chantiers différents, mais qui sont évidemment connexes. Mon idée est de réfléchir aujourd'hui sur l'articulation des deux, d'où le titre que j'ai finalement retenu. Ce sont deux problématiques différentes qui constituent un double chantier plutôt que deux chantiers. Dans la collection que j'ai le privilège de co-diriger avec Jean-Yves Masson aux Éditions des Belles Lettres, j'ai publié une dizaine de livres sur la traduction : *Misère et splendeur de la traduction* de José Ortega y Gasset, le grand classique de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer *Interpréter pour traduire*, le livre de Paul Ricœur *Sur la traduction*, le livre de Maurice Pergnier longtemps épuisé sur *les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, etc. Mais j'ai cru bon d'y introduire aussi le livre sur *la Communication interculturelle* qui vient d'être cité et qui, en l'espèce, constitue

[1] Voir mon étude « Esthétique de la traduction : sourcier ou cibliste ? », in Florence Xiangyun Zhang et Kelling Wei (dir.), *Recherche et traduction.* Une vision engagée de la traduction, Bruxelles, Peter Lang, 2018, p. 203-217, *speciatim* p. 213 sq.

[2] Georgiana Lungu-Badea (dir.), *Traduire les culturèmes* = N° thématique de la revue *Translationes*, vol. 1 (2009).

[3] Jean-René Ladmiral & Edmond Marc Lipiansky, *La Communication interculturelle*, Paris, Les Belles Lettres, rééd. 2015 (coll. "Traductologiques"). À quoi viennent s'ajouter quelques articles touchant une psychologie sociale de l'interculturel, et puis bien sûr tout un travail sur la « dérive » menant de la traduction à la communication interculturelle (et réciproquement).

[4] Voir les deux ouvrages principaux que j'ai publiés dans ce domaine : *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994 (coll. "Tel", 246) et *Sourcier ou cibliste.* Les profondeurs de la traduction, Paris, Les Belles Lettres, 2015 (coll. "Traductologiques").

[5] Le concept de *realia* pose un problème de terminologie, en raison notamment de son polysémantisme. À la fin de la présente étude, un *Post-Scriptum* s'attachera à faire le point sur la question.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

en quelque sorte un deuxième cercle. Il est clair que l'interculturel fait partie des *realia* qui nous occupent.

Il y a non pas tant un flou qu'une continuité allant de la traduction à l'interculturel d'une part, et d'autre part une osmose entre le concept de *realia* et la réalité des culturèmes qui très souvent se recoupent. Il y a donc place pour une « anthropologie » de la traduction, au sens franglais du terme qui l'identifie au concept d'*ethnologie* en français. En somme, la traduction relève pour ainsi dire d'une ethno-linguistique, pour autant que les *realia* concernés ont une dimension ethno-culturelle, au-delà d'un problème strictement linguistique.

De fait, la traductologie a longtemps été conçue comme un appendice de la linguistique, ce qui était tout à fait restrictif. En réalité il y a « deux sources » à la traductologie : la linguistique bien sûr, mais aussi la littérature comparée. Le moment historique qui est le nôtre est épistémologiquement intéressant pour autant que la linguistique s'est élargie considérablement, pour faire place à des problématiques que, dans un premier temps, elle avait tendance à écarter. Au reste, il en va un peu de même pour la littérature comparée qui, loin de s'en tenir à la problématique classique des figures de la thématique littéraire (Don Juan, Faust, la femme fatale, etc.), prend pour objet quasiment tout l'univers de l'écrit.

Quant au fameux tournant culturel en traductologie, il existe déjà depuis un certain temps, puisqu'on l'attribue essentiellement à une formulation de Susan Bassnett et d'André Lefèvere en 1990, ce qui n'est déjà pas si récent que ça ! Cette problématique est apparue dans un contexte marqué par la décolonisation et une critique de l'évangélisation, du messianisme culturel. Il s'est développé tout un discours sur le post-colonialisme : là, le tournant culturel dérive vers ce que j'ai appelé un *tournant idéologique* de la traduction et, plus précisément, de la traductologie[6]. Mais avant que ce tournant culturel ne soit thématisé comme tel (et avant d'en venir à ce contexte historique, conflictuel et problématique), on pouvait déjà chercher des linéaments de ce tournant culturel au sein des études sur la traduction, pourtant encore largement d'inspiration linguistique.

Par exemple : George Mounin, dès 1963, dans *les Problèmes théoriques de la traduction*, consacre tout le chapitre XIII à l'approche d'une perspective ethno-culturelle de la traduction, sous le titre : *l'ethnographie est une traduction*[7]. Dès 1964, Eugene Nida publie *Toward a Science of Translating*[8], où il met en œuvre une perspective ethnoculturelle, dans la logique d'un projet d'évangélisation. Comme on sait, ce grand linguiste avait été chargé de coordonner les traductions de l'*American Bible Society*. On dirait que les Américains pensent que si on traduit la Bible dans toutes les langues, tout le monde va devenir chrétien (évangéliste) ; et ça va être la démocratie, le développent économique, la paix et la richesse. C'est la fin de l'histoire selon Fu-

[6] Voir mon étude « Un tournant épistémologique au fondement de la traductologie ? », in *La traductologie et bien au-delà*. Mélanges offerts à Claude Bocquet. Études réunies par Sylvie Monjean-Decaudin, Arras, Artois Presses Université, 2016 (coll. Traductologie), p. 303-315, *speciatim* p. 306 sq.

[7] Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963 (Bibliothèque des Idées), p. 227 sqq. Nombreuses réédition en « poche », dans la collection « Tel ».

[8] Eugen Nida, *"Toward a Science of Translating"* with special reference to principles and procedures involved in Bible Translating, Leyde (Pays-Bas), Brill,1964.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

kuyama. À quoi Samuel Huntington a opposé le bon sens d'une prise en compte du choc des civilisations (*Clash* !…) qui, au moins dans un premier temps, a suscité une opposition quasiment hystérique dans nos milieux…

2 La traductologie et le tournant culturel

Dans *Theory and Practice of Translation* (1969), Eugene Nida et Charles R. Taber nous présentent un exemple très significatif de surdétermination interculturelle de la traduction, qu'on pourrait presque dire subconscient[9]. J'en ai proposé une traduction dans *Traduire : théorèmes pour la traduction* (p. 246), parce que j'ai trouvé cet exemple excellent, d'autant qu'il s'appuie sur une expérience très vaste et approfondie de la traduction biblique. Encore une fois, Nida s'inscrit dans un projet d'évangélisation. L'exemple dont il s'agit est la traduction en thaï-cible d'un passage de l'Évangile selon Saint-Jean (chapitre III, 16^{e} verset). La traduction de ce passage nous est connue sous cette forme : Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

Si on traduit « linguistiquement » en thaï, de l'ancien Siam, si on fait une traduction « sourcière », uniquement dénotative et littérale, qui désigne ce dont il est question objectivement, il va toutefois s'y glisser le supplément implicite d'une connotation culturelle véhiculant un impensé bouddhiste. Ce qui va radicalement changer le message, et déboucher sur un contresens total. En effet, ça donnerait à peu près cela : dieu a tellement convoité ce monde matériel qu'il a envoyé son fils unique afin que quiconque est suffisamment dupe pour croire en lui soit condamné à toujours exister et à ne jamais avoir la chance de mourir…[10] Il est intéressant de voir que la surdétermination interculturelle intervient non pas forcément à l'intérieur de la texture même de la langue ou du texte, mais au niveau implicite de sa réception par un public-cible déterminé, sous la modalité d'un déficit *a contrario*. Là encore, il apparaît une connexion intime entre la traduction et l'interculturel, ici un culturème bouddhiste.

Une remarque frivole, en passant. J'ai cité Mounin et Nida, qui sont deux pères fondateurs de la traductologie. On notera que ces deux pères fondateurs sont un Français et un Américain. De même, les deux plus belles femmes du monde sont une Française et une Américaine : l'éblouissante Brigitte Bardot et la somptueuse Marilyn Monroe. Qu'on me pardonne de faire l'impasse sur le charme irrésistible du quadrille des splendides Italiennes (Sofia Loren, Gina Lollobrigida, Silvana Mangano et Monica Bellucci), sans parler de la magnifique et fascinante Romy Schneider, ni de toutes les autres… Là, pour le coup, ce sont de vrais (vraies…) *realia* ! Il me plaît de hasarder un tel parallèle, pour nous rappeler que le travail intellectuel peut être plaisant et agréable.

Pour en revenir au tournant culturel, il faut se rappeler qu'il y a eu bien d'autres tournants : un tournant textuel, un tournant pragmatique, un tournant cognitiviste, et un tournant sociologisant qu'on voit déjà depuis plusieurs années se développer en Amérique du Nord, dans la logique d'une réception de Pierre Bourdieu. Moi-même j'avais commis un article sur « le tournant œcuménique en théorie de la traduction » pour

[9] Eugene A. Nida et Charles R. Taber, *The Theory and Practice of Translation*, Leyde, Brill, 1969.
[10] Cité par Jean-René Ladmiral dans *Traduire : théorèmes pour la traduction*, *op. cit.*, p. 246.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

indiquer que la Théorie interprétative de la traduction (TIT) professée à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs de l'Université Paris III (ÉSIT), mes propres théorèmes pour la traduction, la théorie du *Skopos* et quelques autres approches traductologiques convergent en dépit des points départ méthodologiques plus ou moins différents, et même s'il y a pu avoir des oppositions parfois très polémiques. À la réflexion, j'ai trouvé que cette formule d'un « tournant œcuménique » n'était pas une bonne idée : je parlerai plutôt d'un *projet* œcuménique, voire d'un « *horizon* » œcuménique[11].

Annie Brisset a critiqué ce concept de « tournant ». À l'en croire, il n'y a pas de tournant ! ou bien il y en a tellement qu'on ne s'y retrouve plus. Quant à moi, je tiens qu'il faut réserver le concept de tournant pour des changements de paradigme fondamentaux. Il faudra notamment garder ce tournant culturel, compte tenu de tout ce qui a été dit. Au reste, cette idée est intéressante de par sa relative polysémie.

Souvent dans nos domaines de recherche, en sciences humaines (SH) et dans les études littéraires et culturelles (ELC), les concepts-clés sont polysémiques. Là-contre, on pourrait avoir la tentation de rêver une sorte de norme scientifique qui mettrait fin aux incertitudes concernant la terminologie, comme si avec une bonne terminologie on avait déjà la science. Alors qu'en fait c'est l'inverse : c'est quand on a le savoir qu'à ce moment-là on pourra rétrospectivement mettre au point une terminologie. Pour la recherche, il n'est pas mauvais que la terminologie comporte une marge de flou. Il y a eu un volume édité par l'université Saint-Joseph de Beyrouth posant la question de savoir s'il convient de dissiper le flou[12]. Quant à moi, j'ai tendance à défendre le flou, car le flou peut être heuristique.

Lors d'un débat que j'ai eu avec l'ÉSIT et la Théorie Interprétative de la traduction, j'ai esquissé une critique du concept du vouloir-dire que met en avant Danica Seleskovitch. Mais je ne fais pas une critique négative du flou, de l'ambiguïté de ce concept. J'en fais une critique positive, puisque le vouloir-dire est à l'articulation de deux concepts très proches, mais distincts ; et l'ambiguïté de ce double sens a une portée heuristique. D'abord, on pose la question du sens : qu'est-ce que « veut dire » le texte ? quel est le sens de l'énoncé ? Par ailleurs, il y a un deuxième sens, qui regarde du côté d'une introspection du locuteur (*intentio dicendi*). Si j'entends traduire (en anglais, par exemple) ledit vouloir-dire, j'aurai deux possibilités : *what does it mean ?* (qu'est-ce que ça « veut dire » ?) ou, plus littéralement, *what do you want to say ?* (qu'est-ce que tu « veux dire » ?). Dans le premier cas, on a affaire à une sémantique linguistique ; dans le second, un projet psychologique de communication. C'est ce qui m'a amené à mettre au point le « théorème du gâteau au four » – qui fait écho à « la brioche aux raisins » de Danica Seleskovitch, mais sans les raisins ! Je ne garde que la pâte… En clair : c'est le théorème du décalage qui s'insinue entre le *vouloir dire* (en deux mots) psychologique initial du traducteur (ou de l'énonciateur) dans sa tête et le

[11] Conférence inaugurale : « Pour un tournant œcuménique en théorie de la traduction », in *Traduire : un métier d'avenir*, dir. Christian Balliu, Actes du colloque du 50e anniversaire de l'ISTI organisé les 14-15 octobre 2008, Bruxelles, Éditions du Hasard, 2008 (coll. "Traductologie"), vol. 1, p. 11-32.

[12] *Pour dissiper le flou.* Traduction – Traductologie, éd. Gina Abou Fadel et Henri Awaïss, Beyrouth, Université Saint-Joseph / École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth, 2005 : collection "Sources-Cibles.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

vouloir-dire (avec trait d'union) sémantique terminal de son texte, de sa traduction, sur le papier.

Notre expérience du langage est que nos propres formulations signifient par elles-mêmes. C'est notamment par là que peuvent se glisser les malentendus et, plus généralement, ce que j'appelle « les ratés de la communication ». Dans l'exemple que j'ai repris de Nida et Taber, la traduction en thaï-cible fait émerger des significations qui ne sont pas celles du texte original. Il n'y a pas là une maladresse du traducteur, mais un effet pervers de la traduction sourcière, littérale ou purement dénotative, qui fait que le texte-cible signifie par lui-même, au-delà du texte-source. D'où la nécessaire critique que j'ai développée de « l'illusion traductive » qu'induit le littéralisme de ceux que j'appelle les *sourciers.* Pour faire pièce à ce risque de contresens, il conviendra de prendre en compte le travail de médiation qui incombe au traducteur dans l'esprit d'une rationalité traductologique *cibliste*[13].

Dans ses *Minima Moralia,* Theodor W. Adorno ne disait-il pas qu'un texte n'est jamais immunisé contre sa propre communication ? c'est-à-dire contre la communication dont il peut faire l'objet[14]. Vous écrivez un texte, qui a sa logique propre ; mais dès qu'il est lu par quelqu'un d'autre, ce n'est plus le vôtre. Vous l'avez écrit, mais ce n'est jamais tout à fait ce que vous avez voulu dire : le texte signifie par lui-même ; il vous échappe. Plus que tout autre, le traducteur en fait l'expérience, parfois amère, ce qui lui impose l'échéance de relectures d'autant plus exigeantes de son texte-cible.

Même si nous nous efforçons à une certaine objectivité, notre travail est forcément surdéterminé par un certain nombre d'implicites tant sur le plan psychologique que sur le plan culturel, et même idéologique. C'est là un vaste chantier… Le tournant culturel nous apporte deux choses. D'abord, bien sûr, il a réintroduit la dimension de l'ethno-culturel dans la traduction : dans la dialectique qui se joue entre l'explicite et l'implicite du texte à traduire et du texte traduit. Mais ledit tournant culturel nous a aussi affranchis d'un certain impérialisme de la linguistique. Comme si toute traduction n'était justiciable que d'analyse linguistique : ce qui a amené certains à concevoir la traduction comme un travail contrastif, revenant à comparer les différentes structurations des langues mises « en contact » par la traduction. Quitte à faire l'impasse sur la dimension textuelle, sur la prégnance du culturel, sur la texture littéraire, sur le contexte historique, etc.

La traductologie ne saurait se réduire à une linguistique contrastive, ni à une Linguistique Appliquée. L'idée d'une *anthropologie interdisciplinaire de la traduction* prend mieux la mesure de l'ampleur des problèmes de la traduction[15]. Dans certains manuels de linguistique, la traduction était tout au plus un appendice qui relevait de la Linguistique Appliquée. En somme, on a là un cas de « sémantique contra-factuelle ». Dans le concept de Linguistique Appliquée, on maintient les majuscules (grand L et grand A). On peut y voir un anglicisme, à juste titre ; mais pour une fois c'est un an-

[13] Jean-René LADMIRAL, *Sourcier ou cibliste*, *op. cit.*, p. 116 sq.

[14] Theodor Wiesengrund. ADORNO, *Minima Moralia* : Réflexions sur la vie mutilée, traduit par Eliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral, Paris, Payot, rééd. 2003 (coll. "Critique de la politique"), p. 22.

[15] Jane Wilhelm, « Jean-René Ladmiral – une anthropologie interdisciplinaire de la traduction » (Entretien), in *Meta*, vol. 57/n° 3, septembre 2012, p. 546-563.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

glicisme bienvenu, parce qu'il fait syntagme. Voici ce qu'il faut comprendre : ce n'est pas de la « linguistique » qu'on applique ! et la linguistique, on ne l'« applique » pas !

Encore une fois, le tournant culturel de la traduction ne date pas d'hier. Il était déjà présent chez Mounin, non seulement dans le chapitre XIII des *Problèmes théoriques de la traduction*[16] (*cf.* supra), mais aussi déjà dans *les Belles infidèles*[17]. Dans cet excellent livre, peut-être le meilleur de Mounin, il oppose deux sortes de traduction qu'il désigne par deux métaphores. D'une part : les « verres transparents », qui sont des traductions faisant oublier que ce sont des traductions et donnent l'impression que ce sont des textes originaux directement rédigés en langue-cible (si je puis oser ce paradoxe de formulation). D'autre part : les « verres colorés » sont des traductions qui s'affichent comme telles et visent à produire un effet dépaysant. Cela correspond à peu près à la dichotomie que j'ai établie entre « sourcier » et « cibliste ». En outre, Mounin monnaye son opposition selon *trois registres* ; alors que, pour ma part, j'y distinguerai *trois instances*.

Les trois registres que Mounin distingue dans *les Belles infidèles* sont le registre de la différence des langues, le décalage historique (et diachronique) et les différences interculturelles. Le premier registre est le registre de la langue et renvoie à la question de savoir si on garde quelque chose de la langue-source dans le texte-cible de la traduction. Parfois, certains cherchent à laisser « déteindre » la langue-source dans la traduction. Avec le deuxième registre, la question posée est de savoir jusqu'où la traduction devra garder quelque chose de l'« odeur du siècle » du texte original, ou s'il convient d'y apporter une relative actualisation. Qu'est-ce qui se comprend encore de ce qui s'est dit à une époque déjà reculée. Le troisième registre nous intéresse plus directement, puisqu'il renvoie au tournant culturel. Que puis-je et que dois-je conserver des couleurs de la civilisation où s'insère le texte original ?

D'une façon générale, jusqu'à quel point convient-il d'expliciter les implicites culturels sous-jacents au texte original ? comme l'a suggéré Thomas Szende. En tout cas, le problème de l'interculturel est déjà posé par Mounin dès 1955. Entre « verres colorés » et « verres transparents », Mounin ne tranche pas : il présente les données du problème. En revanche, je suis quant à moi résolument cibliste, et donc « anti-sourcier ».

J'en viens à mes « trois instances », qui définissent les deux termes de la dichotomie sourcier/cibliste. Je rappelle rapidement que les sourciers sont ceux qui s'attachent a) au *signifiant*, b) à la *langue* et c) à la langue-*source*. Au contraire, les ciblistes mettent l'accent non pas sur le signifiant, mais a) sur le *sens*, sur l'effet visé par le texte. Leur objet de traduction n'est pas la langue, mais b) ce que Saussure appelle la *parole*, disons plus simplement : le discours, le texte, l'œuvre. Quand je traduis Nietzsche, par exemple, je ne traduis pas de l'allemand, je traduis *l'œuvre* d'un auteur. En tant que cibliste, je ne fais pas une fixation sur l'allemand-source, mais je m'efforce de c) mobiliser toutes les ressources de la langue-*cible*, qui est pour moi le français, au service de ce philosophe de la modernité qui est aussi à mes yeux le plus grand écrivain de langue allemande. Le traducteur ne doit pas s'attacher à la langue-source, parce

[16] Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, *op. cit.*

[17] Georges Mounin, *Les belles infidèles* [1955], Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, 2016 (nouvelle édition identique à celle de 1994).

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

que de toute façon elle est irrémédiablement perdue. C'est justement l'un des intérêts de la traduction que d'être une école de philosophie : on y apprend à assumer la perte. C'est ce que j'appelle le « théorème de la finitude traductive »[18], à savoir : *qu'est-ce que j'accepte de perdre ?* dans ma traduction. Mieux : qu'est-ce que je suis *obligé* d'accepter de perdre ?

3 Communication interculturelle et traduction

Après Mounin et Nida, j'ai moi-même proposé quelques concepts qui anticipaient ledit tournant culturel. Il s'agit d'abord du concept de *périlangue*[19]. Dans les faits, il y a un certain nombre d'éléments qui ne relèvent pas tant de la langue en elle-même que de sa mise en œuvre dans les textes et les énoncés par rapport à des contextes concrets. Ces contenus en sont venus souvent à se *sédimenter* dans la langue ou du moins dans l'usage de la langue : *autour de* la langue (péri-langue). Cette périlangue peut être culturelle et elle peut être historique. Ce sont des savoirs implicitement présupposés par la maîtrise réelle de la langue en contexte et dans le texte dont il s'agit. Je prendrai quelques exemples simples.

Ainsi, le syntagme *Civil War* en anglais américain, ce n'est pas la guerre civile, mais la *guerre de Sécession*[20]. – Ou encore : dans des textes traduits de l'anglais, il est assez souvent question de « la rivière ». C'est le mot-source *the river* ; mais en réalité ce peut être un fleuve, plutôt qu'une rivière. Qui plus est : la périlangue exige qu'on traduise par « la Seine » si l'action se passe à Paris, ou par « la Tamise » si c'est à Londres, etc. Il semble qu'il y ait là tout simplement un problème lexical : l'anglais-source *river* correspond en français à une rivière ou à un fleuve. Mais derrière ce petit problème linguistique, on voit qu'il y a en même temps la nécessité d'apporter un complément culturel, qui est de l'ordre des *realia*. Confronté à un texte, il arrive que le traducteur soit embarrassé parce qu'il n'a pas connaissance des *realia* auxquels se réfère le texte. Or ce sont ces *realia* qui, par exemple, permettent d'arbitrer entre fleuve et rivière et surtout de les concrétiser comme le demande la périlangue impliquée par la pragmatique de la communication mise en œuvre dans un contexte géographique précis. Dans ce dernier exemple, tout simple, on voit comment les *realia* culturels de la périlangue ou les culturèmes rejoignent les *realia* référentiels que j'ai évoqués au début de la présente étude, pour mémoire, tout en renonçant à en traiter thématiquement. Cela fera l'objet d'une prochaine étude[21] . En somme : les éléments qu'implique la périlangue peuvent être culturels, mais pas seulement.

[18] Voir mon étude intitulée « Comment peut-on être sourcier ? Critique du littéralisme en traduction », in *La traduction littéraire comme création*, sous la direction de Laurence Belingard, Maryvonne Boisseau et Maïca Sanconie = *Meta*, vol. 62/ n° 3, décembre 2017, p. 538-551, *speciatim* p. 542.

[19] *Traduire : théorèmes pour la traduction*, *op. cit.*, p. 61, 178 et *passim*.

[20] Cf. *Traduire : théorèmes pour la traduction*, *op. cit.*, p. 61. Entre temps, j'ai consacré une étude approfondie de cet exemple dans ma contribution, intitulée « Erreur culturelle en traduction et biais idéologique », in Marc Lacheny, Nadine Rentel et Stephanie Schwerter (dir.), *Errances, discordances, divergences ?* Approches interdisciplinaires de l'erreur culturelle en traduction, Berlin, Peter Lang, 2019, p. 231-243. Les problèmes sont en effet plus vastes qu'il n'y semble au premier abord et les clivages idéologiques peuvent y jouer un rôle.

[21] Cf. *infra* mon *Post-Scriptum*. Plus généralement : à l'appui des notations terminologiques esquissées dans le courant de la présente étude, voir Héba Medhat-Lecocq, *Terminologie comparée et traduction. Approche interdisciplinaire*, éditions des archives contemporaines, (coll. InterCulturel), Paris, 2015.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Au terme d'un débat avec mon ami, le regretté Henri Meschonnic, auquel il est arrivé d'utiliser la formule de « culture-langue », j'ai thématisé le concept de *langue-culture*. Il est bien clair qu'on ne traduit pas seulement d'une langue-source (Lo) vers une langue-cible (Lt), mais bel et bien d'une langue-culture (LC_o) dans une autre langue-culture (LC_t). On peut regretter que les analyses traductologiques soient portées à maximiser le culturel ou à le minimiser. Il y a un équilibre délicat à établir entre la dimension du linguistique et la dimension du culturel.

Le danger est que le tournant culturel débouche sur une culturalisation envahissante, dans l'esprit du culturalisme qui tend à devenir une détermination essentielle de l'idéologie dominante et qui sévit actuellement dans de nombreux domaines. Plus modestement, dans le contexte qui nous occupe, on constate une tendance à identifier traduction et communication interculturelle. Encore une fois, le concept de communication interculturelle est beaucoup plus large ; et il est vrai que la traduction est une des modalités de la communication interculturelle. Il reste que ce sont deux problématiques distinctes, que réunit le dégradé d'une polarité, allant « de la traduction à la communication interculturelle »[22].

Dans le cadre de l'ISIT (Institut Supérieur d'Interprétation et de Traduction), j'ai eu le privilège d'enseigner la traduction et de créer l'enseignement de traductologie, à l'instigation de la directrice d'alors Françoise de Dax. Significativement, la directrice qui lui a succédé, Marie Mériaud-Brischoux a gardé le sigle, mais elle a changé le libellé : notre ISIT s'appelle maintenant Institut de Management et de Communication Interculturels. (Notons que l'adjectif « Interculturels » est au masculin pluriel, car il se rapporte à la « Communication » et au « Management ». Le masculin est ici en effet un genre neutre, en dépit de certaines criailleries idéologiques que je m'interdirai d'évoquer…).

Nos écoles de formation de traducteurs sont bien sûr essentiellement tournées vers la traduction professionnelle ou spécialisée, voire technique (*lato sensu*), que certains veulent appeler maintenant pragmatique. À quoi j'ai quelque réticence parce que pour moi « pragmatique », c'est un germanisme, c'est-à-dire un xénisme. Étant moi-même germaniste, ma position, c'est *die Wacht am Rhein* ! la garde au Rhin. Cela dit, quand on n'est pas content d'un choix terminologique mais qu'il s'impose, alors finalement on doit s'aligner (comme sur beaucoup d'autres choses, hélas !). Au reste, ce changement de libellé de l'ISIT est une façon d'expliciter le fait que nos écoles de traduction tendent à rejoindre parfois les écoles de commerce : c'est peut-être une obligation.

Mais en même temps l'idée d'identifier la traduction à la communication interculturelle m'a un peu surpris ; et je me suis ouvert de mes réticences auprès de Marie Mériaud. À quoi elle m'a répondu en évoquant une anecdote. On lui doit d'avoir fait entrer l'ISIT dans la FÉSIC (Fédération d'écoles supérieures d'ingénieurs et de commerce) ; et lors d'une réunion, un de ses collègues directeurs d'école de commerce lui a dit qu'il voulait ouvrir son école au niveau international et donc publier ses brochures non seulement en français mais aussi en anglais. Marie Mériaud, « bonne

[22] Tel est l'intitulé d'une étude que j'ai publiée dans un volume collectif dirigé par Anne-Catherine Gonnot, Nadine Rentel et Stephanie Schwerter : *Dialogues entre langues et cultures*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2013, p. 53-64.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

fille », lui propose d'en faire la traduction à l'ISIT. Et ledit directeur répond : « Ah non ! je ne veux pas une traduction, je veux un texte en anglais, que des anglophones puissent comprendre ». C'est tout dire ! cela donne bien la mesure de la difficulté que nous autres traducteurs, nous rencontrons à faire notre travail, pour toute une partie des personnes aux yeux desquelles la traduction se limite à remplacer les mots d'une langue par les mots d'une autre langue, à l'aide d'un dictionnaire bilingue… Il y a là non seulement une méconnaissance de ce qu'est la traduction, un aveuglement, et même un déni de la traduction. Dans cette perspective, on comprend que l'offre de communication interculturelle, c'est sans doute plus « vendeur » que de proposer de la traduction.

Dans ce déplacement, je ne vois pas seulement une sorte de démagogie, mais plutôt un problème que connaissent les psychosociologues. Quand un psychosociologue entre en pourparlers pour intervenir dans une entreprise, dans une institution, au départ il y a donc une *commande* ; et le psychosociologue a pour principe qu'il faut « traiter la commande ». Cela veut dire que derrière l'objet explicite de la « commande », il y a quelque chose d'autre. Il convient de mettre au jour la *demande* qui est sous-jacente à la commande. En somme, la commande de communication interculturelle revient souvent à une demande réelle de traduction… Et ce, parce que la traduction renvoie pour beaucoup de gens aux exercices scolaires de « version » et de « thème », dont beaucoup ont gardé un mauvais souvenir.

Dans le même esprit, les informaticiens ne parlent pas de « traduction » : ils préfèrent dire *localisation*. Localisation, c'est valorisant ; alors que la traduction d'un logiciel, ce serait vulgaire. Ladite localisation, ou plutôt la dite localisation est une façon de (ne pas) dire traduction [23].

Je ne dirai pas qu'on est ici dans l'interculturel, mais plutôt dans une sorte d'« auto-culturel », qui renvoie à un implicite culturel et même à un impensé de nos sociétés. La traduction reste paradoxalement un objet problématique. Il y a peu, j'ai publié dans une plaquette éditée par l'ISIT un petit texte qui s'intitulait : « Comment peut-on être traducteur ? »[24]. Mon *incipit* est une boutade : le traducteur, c'est « l'homme invisible » ! En effet, pour beaucoup d'ignorants, la traduction est un travail de dactylographie – avec un petit problème de langue en plus… À les en croire, l'important dans le travail d'un traducteur, c'est qu'il tape le texte ! Ainsi arrive-t-il que certains anglophones au Canada nous demandent sans barguigner : « est-ce que tu peux taper ce texte en français ? ». Entre temps, il aura fallu traduire le texte ; mais l'important pour eux, c'est de le fournir tapé à la machine, et maintenant numérisé. Là, on n'est pas dans l'interculturel entre deux cultures différentes, on est dans l'auto-analyse de notre propre culture et de ses points aveugles, voire d'autres cultures.

Par ailleurs, il y a des références culturelles ponctuelles qui sont dans les textes et dont beaucoup pourront parler savamment. J'en resterai à un niveau assez général. Ces références culturelles ponctuelles peuvent être sédimentées dans la langue et on aura donc des culturèmes plus ou moins idiomatiques, relevant de ce que j'ai appelé

[23] Nicolas Frœliger et Jean-René Ladmiral (dir.), *De la localisation à la délocalisation – Le facteur local en traduction = META*. Journal des traducteurs, volume 55, n° 4, décembre 2010.

[24] *Regards croisés*. Le livre du cinquantenaire, ISIT, 2007, p. 23-34.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

la périlangue (cf. *supra*) ; ou au contraire, ces culturèmes pourront être véhiculés par le texte, sans s'être fixés dans la langue.

D'une façon générale, il y a un grand clivage au sein du travail lexicographique. On a non seulement des dictionnaires de langue (unilingues ou plurilingues), que nous connaissons bien. Il y a par ailleurs des dictionnaires encyclopédiques, que nous connaissons bien aussi. Mais il y a un troisième type de dictionnaire, relativement nouveau, illustré par l'infatigable, l'admirable Alain Rey, qui a publié un important *dictionnaire des culturèmes en langue française* [25]. Il s'agit d'attraper au vol des expressions fugitives dans le français vivant. À dire vrai, ces expressions sont souvent « volages », si ce n'est évanescentes ; mais elles peuvent apparaître dans des textes et leur sens peut manquer à nous apparaître clairement hors du contexte où elles ont pris naissance. Ce sont des culturèmes linguistiques qui ne sont pas sédimentés dans la langue : ils sont passés par la langue. Tout cela fait un tout dans les textes, où il faudra les repérer.

Initialement, je voulais développer ici une problématique qui requiert ma réflexion : comment la traduction nous fournit-elle un paradigme pour penser l'interculturel ? En somme, la relation interculturelle serait une traduction sans texte original ! Je prendrai seulement un exemple illustrant mon *théorème de dichotomie*. En traduction, ledit théorème de dichotomie thématise le fait que trop souvent on n'a pas d'équivalent-cible vraiment satisfaisant pour un item-source. Ce que j'appelle un *item-source* pointe « quelque chose » du texte, un mot, une référence culturelle, une tournure, un implicite, une allusion, une référence culturelle, etc. Le traducteur est un lecteur privilégié du texte-source. En tant que traducteur, nous percevons la valeur de ce culturème-source, mais comment le faire passer ? Qu'il s'agisse d'implicites culturels ou de références historiques tacites, par exemple, il y a des différences d'une langue-culture (LCx) à une autre (LCy). Comme ce ne sont pas forcément les mêmes, on n'a pas d'équivalent satisfaisant et il faudra donc faire un choix entre deux (ou plus) équivalents relativement approximatifs et plus ou moins insatisfaisants. On n'a pas la possibilité d'une *traduction directe*, on devra donc avoir recours à l'alternative de deux (ou plus) *traductions obliques* (c'est comme ça que je les appelle, dans le prolongement de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet).

Par exemple : il arrive qu'on critique certaines traductions littéraires au motif qu'elles ne respecteraient pas assez l'enracinement culturel du texte-source. On a là une illustration particulière, classique ou plus précisément littéraire du théorème de dichotomie. J'ai un texte littéraire, qui est forcément formulé dans une langue et au sein d'une langue-culture et qui porte en lui un enracinement contextuel. Qu'est-ce que je dois traduire ? Le théorème de dichotomie formalise l'alternative à laquelle le traducteur se trouve confronté. Le problème est de savoir s'il *transforme* le texte-source en une Œuvre-cible (littéraire) *ou* en un document-cible (ethnoculturel). Autrement dit : est-ce que je traduis l'œuvre-source ? ou est-ce que j'en fais un document ethnoculturel ? voire historique ou philologique ? [26]

[25] Alain Rey, *Dictionnaire culturel en langue française*, Éditions Le Robert (col." Grands Dictionnaires"), 2005.

[26] Voir mon étude intitulée « Le prisme interculturel de la traduction », in *Palimpsestes*, n° 11 (1997), p. 15-30, *speciatim* p. 29, et *Sourcier ou cibliste, op. cit.*, p. 78 *sqq.*

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Il s'agira dès lors de déterminer quel est le projet du texte, quel est le projet de l'auteur. Est-ce que je traduis un texte littéraire, philosophique, politique, religieux, scientifique… ? ou est-ce que je mets l'accent sur ce que j'appelle volontiers, en usant d'une métaphore chirurgicale, ses « adhérences » culturelles. La critique portera souvent sur un déficit de références culturelles, alors qu'à mon sens l'essentiel n'est pas là. Ce qui est en cause, c'est essentiellement le projet de l'auteur dont le texte-source est la mise en œuvre. Cela commande, à son tour, le *projet de traduction* (comme y a insisté, à juste titre, le regretté Antoine Berman). On devra accepter de faire la part des choses. C'est encore une fois le théorème de la finitude traductive : qu'est-ce que j'accepte de perdre ? (cf. *supra*). Le théorème de dichotomie rejoint ici le théorème de finitude. C'est dire les limites de la traduction et de la communication interculturelle.

À la fin des fins : avons-nous les mêmes présupposés culturels profonds ? Auquel cas, il n'y a pas de problème : la question ne se pose même pas. Mais quand nous n'avons pas les mêmes cultures, ni bien sûr les mêmes implicites culturels, alors le problème est immense. Je n'en traiterai pas en détail ici ; je m'attacherai simplement à esquisser ce qui serait l'horizon anthropologique des conditions de possibilité de la communication interculturelle et donc de la traduction. Est-ce que nous sommes fondés à supposer un certain nombre d'invariants sous-jacents à la communication linguistique et la communication interculturelle ? Ces invariants pourraient être linguistiques : c'est ce qu'envisage Mounin au départ ; mais en réalité il évoque surtout des invariants qui relèvent de l'environnement. Nous sommes dans le même environnement, plus ou moins, celui de la planète Terre. Encore que, comme beaucoup se sont plu à le souligner, on peut se demander par exemple comment traduire la neige pour ceux qui vivent sous les Tropiques ? etc. Mais il y a un *minimum* d'invariants ressortissant à l'environnement, comme l'eau et l'air, la chaleur et la pesanteur, etc.

Plus fondamentalement, il y aurait des invariants sémantiques. C'est la thèse de la linguiste néo-zélandaise d'origine polonaise Anna Wierzbicka[27], qui suppose qu'il y aurait des *conceptual primes*, des « primitifs sémantiques », qui seraient sous-jacents au fonctionnement du langage. Cela reste bien sûr une hypothèse de travail.

Mais n'y aurait-il pas aussi des invariants anthropologiques ? C'est ainsi que j'en viens à la conclusion de la conclusion : de tels invariants anthropologiques, si d'aventure ils existent, ne sont-ils pas si profondément enfouis qu'ils resteraient indiscernables ? finalement si ténus qu'ils sembleraient évanescents. Au bout du compte, on pourrait se demander si la communication n'est pas un cas particulier du malentendu[28].

4 *Post-Scriptum* : Un point de terminologie sur les *realia*

On aura noté qu'au fil des différentes contributions que rassemble le présent volume le terme de *realia* semble hésiter entre deux modalités sémantiques mais aussi morpho-

[27] Anna Wierzbicka, *Semantics : Primes and Universals*, Oxford University Press, 1996.

[28] Jean-René Ladmiral, *Aphorismes*, édités et présentés par Mahdi Farroukhi, Beyrouth, Université Saint-Joseph /École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth, 2011 : collection "Sources-Cibles, en coédition avec les Editions du Hazard (Bruxelles), p. 27.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

logiques divergentes. Ce qui est déroutant à la lecture et brouille la compréhension des problèmes traités. C'est pourquoi une mise au point terminologique s'impose. De fait, le mot *realia* correspond à trois ou quatre items lexico-terminologiques différents.

1. À l'origine, *realia* est un mot latin, qui signifie les « choses réelles », les réalités. Morphologiquement, c'est un *neutre pluriel* (de l'adjectif *realis*), comme il en est fait couramment usage en latin et en grec. En toute rigueur typographique, ce mot devra donc être imprimé en italiques, comme c'est la règle pour les mots étrangers figurant dans un texte français. Comme étymologiquement, au niveau de la morphologie, c'est un pluriel, cela entraîne une contrainte d'ordre syntaxique qui veut qu'en français on écrive (et qu'on dise) : les *realia* sont…, il y a des *realia* culturels (ou matériels), etc. Il est clair que cela rend le terme un peu difficile à manier, puisqu'en principe on devrait s'interdire de l'employer au singulier.

2. Je dirai, pour reprendre une formulation dont usent les philologues, on n'a là encore que le « degré zéro » de la terminologie – Dans le cadre des sciences du langage, il y a d'abord l'usage *lexicographique*. De quoi s'agit-il ? Dans les dictionnaires encyclopédiques, on trouve rangées par ordre alphabétique des « entrées » où les termes sont non seulement définis linguistiquement, mais encore et surtout référés aux entités extra-linguistiques qu'ils désignent dans la réalité. Mais pour assurer une intelligibilité plus aisée, il arrive souvent que les dictionnaires y apportent un complément iconique qui vient parallèlement illustrer le texte écrit d'« images » qu'on appelle, en lexicographie, des *realia*. Selon le contenu de l'article considéré, ce peuvent être des photographies ou des tableaux, des dessins ou des schémas, des figures ou des cartes (géographiques)… Ayant à titre personnel rédigé de nombreux articles de dictionnaire, chez Larousse et ailleurs, c'est de ce sens premier que je suis parti.

3. Mais, plus récemment, il s'est opéré un glissement sémantique du concept de *realia*. Passant de la lexicographie à la traductologie, le terme est censé caractériser non plus toute réalité non linguistique permettant de retrouver le signifié d'un mot, mais ce que j'appellerai le *bagage culturel* (à l'instar du fameux « bagage cognitif » de Seleskovitch) dont sont porteurs les mots et les énoncés : et ce, dans le prolongement des analyses qu'avaient proposées certains auteurs russes et bulgares. En ce sens, les *realia* sont liés à des mots et à des expressions désignant des éléments propres à une culture donnée. En traduction, on se trouvera donc confronté à l'échéance d'avoir à tenir compte des spécificités culturelles attachées aux mots et au discours, voire au sujet traité en lui-même. Il en résulte des difficultés pour le traducteur, la question étant de savoir dans quelle mesure ces particularités culturelles font obstacle à la traduction et de décider la part qu'il sera possible d'en « faire passer » d'une langue-culture (LCo) à une autre (LCt).

   Ainsi la traduction se montre-t-elle être explicitement une forme, fondamentale, de la communication interculturelle. Pour toutes ces raisons, il me paraît préférable d'avoir recours au concept de *culturèmes*, plutôt qu'au terme de *realia* dans cette nouvelle acception.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Par ailleurs, cette nouvelle acception *sémantique* va le plus souvent de pair avec un *barbarisme* morphologique (et syntaxique). Oubliant que c'est un neutre pluriel, la plupart des auteurs en font un nom féminin (pluriel ou singulier) et nous parlent d'« une *realia* », concurremment avec les « *realia* ». Mais sans doute faudra-t-il bien en venir à accepter cette transgression néologique de la grammaire. Ne dit-ont pas maintenant « un média » (avec ou sans italiques, avec ou sans accent aigu) ?

4. Au reste, dans mon propre texte, j'ai tenu compte de ce glissement sémantique, tout en m'en tenant au « vrai sens », lexicographique, du terme… Aussi les *realia* que j'évoque désignent-ils des culturèmes qui se situent à l'articulation des connotations culturelles des langues en présence et des réalités extralinguistiques surdéterminées par une culture et une société.

Références bibliographiques

ABOU FADEL Gina et AWAISS Henri (éd.) (2005) *Pour dissiper le flou.* Traduction – Traductologie, Beyrouth, Université Saint-Joseph / École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth : collection "Sources-Cibles.

ADORNO Theodor Wiesengrund (2003), *Minima Moralia.* Réflexions sur la vie mutilée, traduit par Eliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral, édition Payot (col. "Critique de la politique").

BALLIU Christian (dir.) (2008) *Traduire : un métier d'avenir*, Actes du colloque du 50e anniversaire de l'ISTI organisé les 14-15 octobre 2008, Bruxelles, Éditions du Hasard, 2008 (coll. "Traductologie").

BELINGARD Laurence, BOISSEAU Maryvonne et SANCONIE Maïca (dir.), 2017, *La traduction littéraire comme création*, *Meta*, vol. 62/ n° 3, décembre 2017.

FRŒLIGER Nicolas et LADMIRAL Jean-René (dir.) (2010), *De la localisation à la délocalisation – Le facteur local en traduction*, *META.* Journal des traducteurs, volume 55, n° 4, décembre 2010.

GONNOT Anne-Catherine, RENTEL Nadine et SCHWERTER Stephanie (dir.) (2013) : *Dialogues entre langues et cultures*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, p. 53-64.

LADMIRAL Jean-René (2019), « Erreur culturelle en traduction et biais idéologique », in Marc Lacheny, Nadine Rentel et Stephanie Schwerter (dir.), *Errances, discordances, divergences ?* Approches interdisciplinaires de l'erreur culturelle en traduction, Berlin, Peter Lang, p. 231-243.

LADMIRAL Jean-René (2016), « Un tournant épistémologique au fondement de la traductologie ? » in *La traductologie et bien Au-delà.* Mélanges offerts à Claude Bocquet. Études réunies par Sylvie Monjean-Decaudin, Arras, Artois Presses Université (coll. Traductologies), p. 303-315

LADMIRAL Jean-René (2015), *Sourcier ou cibliste.* Les profondeurs de la traduction, Paris, Les Belles Lettres, rééd.2015 (coll. "Traductologiques").

LADMIRAL Jean-René (2013), « De la traduction à la communication interculturelle », in Anne-Catherine GONNOT, Nadine RENTEL et Stephanie SCHWERTER : *Dialogues entre langues et cultures*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, p. 53-64.

LADMIRAL Jean-René Ladmiral (2011), *Aphorismes*, édités et présentés par Mahdi Farroukhi, Beyrouth, Université Saint-Joseph /École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth : collection "Sources-Cibles, en coédition avec les Editions du Hazard (Bruxelles).

LADMIRAL Jean-René (2008), « Pour un tournant œcuménique en théorie de la traduction » (conférence inaugurale), in *Traduire : un métier d'avenir*, dir. Christian Balliu, Actes du colloque du 50e anniversaire de l'ISTI organisé les 14-15 octobre 2008, Bruxelles, Éditions du Hasard (coll. "Traductologie"), vol. 1, p. 11-32.

LADMIRAL Jean-René (1997/2008), « Le prisme interculturel de la traduction », in *Palimpsestes*, n° 11 (1997), p. 15-30

LADMIRAL Jean-René (1994), *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, rééd.1994 (coll. "Tel", 246).

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

LADMIRAL Jean-René & LIPIANSKY Edmond Marc (rééd. 2015), *La Communication interculturelle*, Paris, Les Belles Lettres (coll. "Traductologiques").

LUNGU-BADEA Georgiana (dir.), *Traduire les culturèmes*, N° thématique de la revue *Translationes*, vol. 1 (2009).

MEDHAT-LECOCQ Héba (2021), *Terminologie comparée et Traduction. Approche interdisciplinaire*, éditions des archives contemporaines, (coll. "InterCulturel"), Paris.

NIDA Eugene A. et TABER Charles R. (1969), *The Theory and Practice of Translation*, Leyde (Pays-Bas), Brill.

NIDA Eugene (1964), *Toward a Science of Translating* with special reference to principles and procedures involved in Bible Translating, Leyde (Pays-Bas), Brill.

ORTEGA y GASSET José (2014), *Misère et splendeur de la traduction,* Traduction sous la direction de François Géal, Paris, Les Belles Lettres (Coll.Traductologiques).

PERGNIER Maurice (2017), *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Les Belles Lettres.

Regards croisés. Le livre du cinquantenaire, ISIT, 2007, p. 23-34.

REY Alain (2005), *Dictionnaire culturel en langue française*, Éditions Le Robert (col." Grands Dictionnaires").

SELESKOVITCH Danica et LEDERER Marianne (rééd. 2014), *Interpréter pour traduire*, Paris, Les Belles Lettres (Traductologiques).

WIERZBICKA Anna (1996), *Semantics : Primes and Universals*, Oxford University Press.

WILHELM Jane (2012), « Jean-René Ladmiral – une anthropologie interdisciplinaire de la traduction » (Entretien), in *Meta*, vol. 57/n° 3, septembre 2012, p. 546-563.

ZHANG Florence Xiangyun & WEI Kelling (dir.) (2018), *Recherche et traduction.* Une vision engagée de la traduction, Bruxelles, Peter Lang.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508